

## FRAGILES ET INSISTANTES REPRESENTATIONS

Claquements continus de bottes sur les pavés, (à cette époque, il y en avait encore dans presque toutes les rues), claquements de bottes comme un roulement infatigable de tambours, chants martiaux, musique sectionnée, paroles beuglées en une langue étrangère, langue blessée, blessante. Le fond de l'air était froid et chargé d'une peur sourde et persistante. Il ne saurait dire combien de fois il fut ainsi agressé, deux fois auraient sans doute suffi. Mais pour lui, une telle séquence de sa vie demeure hors temps et hors comptage.

Ces images privées de pensée se présentent sous la forme d'une troupe sans visage, une cohorte de soldats *vert de gris* réduits à l'état de marionnettes. Des soldats, des chants d'il y a bien longtemps. Ils sont encore là.

Les soldats, à l'époque, Benjamin ne les voyait que rarement, il ne les regardait pas, sauf à la dérobée parfois, il n'avait pas le droit de regarder par la fenêtre : « Viens donc ici, c'est pas la peine de regarder ». La peine, allons donc ! Alors, il tournait le dos à la fenêtre interdite et se mettait à observer la déchirure du linoléum à la cuisine. Surtout ne pas lire la peur dans les yeux de ceux qui l'entouraient.

Ces images insistent telles quelles, mais peut-être aussi autrement, il ne saurait le dire. Et, bien des années après, les flics en groupe, (contrôles d'identité, interventions, manifestations), sont encore la cause d'un malaise qui, souvent, le détourne de son itinéraire. Les flics, gardiens de l'ordre, toujours aux ordres, « zu Befehl » ! Les flics et d'autres aussi qui n'obéissent à rien d'ordonné, par exemple les hordes hurlantes et grotesques de supporters. On a gagné ! Et lui, qu'a-t-il gagné ? Que gagne-t-il à être un témoin malgré lui, si ce n'est de pressentir qu'un fil invisible mais jamais rompu pourrait le conduire loin en arrière. Ils ont gagné, les autres ont perdu. « S'il te plaît, quand on aura gagné, est-ce que je pourrai regarder par la fenêtre » ?

Le fond de l'air est froid.

Il imagine parfois, entre veille et sommeil, un désordre où il pourrait se mouvoir, où l'air serait tiède.

Tout un chemin parcouru durant ces années. Les paysages ont été multiples, les couleurs des quatre saisons ont caressé sa rétine. Les rencontres furent nombreuses : femmes, amis, collègues. Il les a aimés puis oubliés discrètement. Pas tous, quelques-uns sont encore

là pour l'aider ou pour rire avec lui. Nombreux furent ceux qui l'ont enrichi de leur savoir ou de leurs qualités humaines. Certains l'ont déçu mais il n'a pas manqué de se frotter à toutes sortes de personnages qu'il a admiré et ceux-là ont consolidé son édifice intérieur. Progressivement il a pris le risque de réduire son carnet d'adresses en réservant le mot ami à ceux qui l'étaient en toute certitude.

En somme, une vie qui ne donnerait pas de raison de se plaindre. De quoi te plains-tu ?

Il ne se plaint pas, il constate et se pose quelques questions. Mais surtout, un malaise, qui prend parfois l'allure d'une angoisse sauvage, empoisonne son existence.

Par exemple, il ne se reconnaît pas tout-à-fait dans l'enfant peureux, inhibé et angoissé qu'il a été, ratant ses examens, admirant les profs qui, à leur insu, lui faisaient miroiter un monde lointain et inaccessible, celui du savoir. Il se sentait comme exclu, exilé, il pensait ne pas pouvoir appartenir à ce monde. « Etait-ce moi, trop moi ou un autre », demande-t-il.

Il précise : *il ne s'y reconnaît pas tout-à-fait* alors même qu'il *connaît* intimement tout cela, il sait avec certitude que c'est de lui dont il s'agit. Entre *sait* et *reconnaît*, une distance lui indique qu'il a vieilli, que le temps a écrit un roman, une histoire, la sienne, et qu'il a dégagé en lui une place pour le pas tout à fait dupe, permettant aux affects de passer en dessous...en dessous de la bande de Moebius. Quelque chose où l'inquiétante étrangeté ne serait pas absente non plus. Du familier qui n'appartiendrait plus tout-à fait à la famille, ou alors à la famille partie vivre ailleurs, ses cousins du Brésil, par exemple, dont il a entendu parler.

Ainsi en va-t-il de nos souvenirs : ils nous constituent en traçant le fil continu, parfois marqué d'un blanc, de notre histoire. L'impossibilité occasionnelle de donner forme à un souvenir n'inscrit pas une absence ni un trou. Simplement les mots se dérobent un instant pour laisser la place à l'invention. Mais tous ces mots et souvenirs nous appartiennent en propre. Ils sont vivants en ce sens qu'ils nous assurent de notre existence et qu'ils en présentent le caractère aléatoire. Il peut nous arriver, non sans quelque surprise, de raconter autrement un souvenir déjà évoqué : d'autres mots nous viennent, d'autres détails, l'évènement est transformé ou tronqué ou enrichi. Mais notre bonne foi est identique et nous adhérons à cette nouvelle version comme à la précédente sans gêne et parfois même avec un imperceptible sourire. Signe que nous ne sommes pas si niais face à la malléabilité des souvenirs, à leur capacité d'évoluer en fonction de notre propre évolution et du contexte social et politique. Nous pouvons les ré agencer en fonction de notre histoire et, faut-il le dire, sous l'effet de notre inconscient. Rien n'empêche de dire aussi qu'ils nous baladent. Bref, la vie.

S'agissant *d'un souvenir banal*, de la trace effacée à la représentation, le travail psychique n'a pas manqué, Dans cet espace impalpable, s'organisent nos processus inconscients, notre névrose, nos fantasmes, notre jouissance.

Parfois pourtant ce cahier des charges n'est pas valide. Le trauma, par exemple, ne laisse pas de place ni de temps à la « constitution » d'une trace. Il ne laisse pas un vide en nous, plutôt un trop plein. Il est toujours là, il nous comble et nous déborde.

C'est le cas de l'image des soldats qui surgit de manière inattendue, identique à elle-même et qui déstabilise chaque fois Benjamin. Pour lui, ce souvenir-là est marqué d'évidence, il est un souvenir *pur*, c'est sa conviction. Il ajoute que tout se passe comme si, entre l'évènement et aujourd'hui, il y avait eu un court-circuit du temps. « C'est le plancher de mes peurs et de ma solitude », dit-il.

Nulla construction ou élaboration. Comme si le premier pas de la trace n'était pas oublié. Voire comme si il n'y avait pas de trace ou comme si il n'y avait pas de deuxième pas. Rencontre avec la butée du Réel, frontalement inabordable ; reste à inventer des sentiers de traverse pour le rendre moins cruel-a dû penser son analyste

Il bute sur une image figée dans la glace et muette qui n'a sans doute pas valeur de représentation, qui n'a pas pu être convertie en mots autres que descriptifs, en mots inventés qui n'appartiendraient qu'à lui. Mais pourquoi les flics ? Sans doute quelques traits (les bruits des pas, les chants comme des cris, les uniformes), ont-ils suffi à superposer les flics et les soldats, voire à les confondre. A coup sûr, il ne s'agit pas *d'un souvenir banal*. S'agit-il même d'un souvenir ?

Brutalité du trauma. Sa violence agresse le sujet. Entre lui et l'évènement, aucun espace. Ce court-circuit du temps, en lieu et place d'une élaboration qui rendrait la douleur et la vie supportables, provoque des symptômes. Et si ces symptômes peuvent changer, l'image traumatique demeure identique à elle-même. Si elle demeure ainsi, la vie du sujet pourrait bien s'organiser à partir d'elle, puisqu'elle est la marque indélébile du trauma. Pas moyen de faire sans lui, déni ou pas. Le trauma est, en quelque sorte, un *Réel originaire* quel que soit le moment où il survient. Les représentations sont, répétons- le, fragiles, instables, fuyantes, évolutives, insistantes et ne cessent de se manifester. Alors que le Réel du trauma, effet d'un évènement *meurtrier* ET d'une parole ou d'un silence *meurtrier*, ne produit qu'une image fixe, une photo, un instantané permanent.

Mais ce trou dans la chaîne des représentations possibles qui indexe la vie psychique, empêche-t-il le travail du psychanalyste, dès lors et en quelque sorte, sommé de s'attacher aussi bien aux signifiants qu'à l'activité de représentation pour en souligner l'importance créatrice ? N'est-ce pas ainsi, en se fiant à son tact, qu'il pourra donner au sujet la possibilité d'entamer quelque peu ce Réel enkysté ? Lui permettre de penser sa vie et de l'inscrire comme expérience tout en lui donnant ou redonnant accès à sa subjectivité blessée.

Serge pourrait à son tour faire alliance avec Benjamin. Son enfance s'est déroulée dans un pays dit de l'Est, il y a plus de cinquante ans. Serge, croisant récemment des drapeaux rouges dans la rue lors de l'élection de F. Hollande, a été complètement déstabilisé, désorienté. Perdu dans ses repères spatiaux et temporels, il ne sait plus où ni avec qui il a rendez-vous. L'angoisse le saisit, il fuit ces drapeaux rouges, s'engage dans une petite rue et se retrouve sur une place inconnue. Il s'assoit sur un banc pour reprendre ses esprits.

« Des drapeaux rouges, j'en ai vu beaucoup quand j'étais enfant, dit-il. Pour nous ils étaient l'emblème de la méfiance et de la peur. J'en avais peur, j'avais peur tout le temps, mes parents aussi, je le voyais bien. C'était peut-être d'eux dont j'avais peur, peur de leur peur. Et puis, ces drapeaux étaient associés à cette phrase que j'ai entendue souvent dans ma famille : « Si la politique s'intéresse à toi c'est que tu as quelque chose à te reprocher ». Je savais que je ne les avais pas oubliés ces drapeaux mais je pensais les avoir mis en dépôt, en attente. Ils étaient pliés dans le dernier tiroir de ma commode chez mes parents, celle que je n'emmenais pas dans mes déménagements. Je me trompais. Certes je n'ai jamais aimé les drapeaux et si je me suis tenu au courant de la politique, c'était par nécessité, pour ne pas avoir l'air idiot. En réalité, ça ne m'intéressait pas vraiment. Je n'imaginai rien, c'était en dehors de moi ».

D'ailleurs, si Serge a fait de brillantes études en quittant son pays, s'il a construit une vie professionnelle riche, il n'a jamais pu en prendre acte, la subjectivation de sa réussite en ce domaine est restée en panne, comme l'a été sa vie amoureuse.

Serge aurait pu être le cousin de Benjamin.

Traumatisme ou pas ?

Car il est une autre sorte d'atteinte au sujet, beaucoup plus insidieuse que l'irruption brutale du trauma, une atteinte sous la forme d'un *lavage de cerveau*. Cette autre atteinte dissimulée, sournoise, enveloppée d'un papier cadeau qui dissimule son contenu, n'hésite pas à user de slogans qui tiennent lieu de pensée et qui se soutiennent et se redoublent d'actes

politiques posés dans la réalité. Il n'est qu'à voir la multiplication des décrets et des lois. Est-il abusif de songer ici à une proximité avec le trauma ? Assisterions-nous, sans y prendre garde, au risque d'une réification de la société, à la création d'un Réel, véritable obstacle à l'activité de représentation et à toute élaboration. Existerait-il une autre modalité de trauma ?

Si cette atteinte est insidieuse, elle n'en est pas moins massive, massivement envahissante puisqu'elle émerge aujourd'hui de tous les secteurs de la société. Ainsi encore, toutes les mesures *anti psychiatriques* ou contre- psychiatriques et la réglementation du métier de psychanalyste sont à l'évidence une mise à mal de la psychiatrie et de la psychanalyse. Elles oublient sans innocence à qui ces disciplines s'adressent. Le sujet en souffrance, la souffrance du sujet passent à la trappe. Elles font de la psychiatrie et de la psychanalyse, partant du psychiatre et du psychanalyste, des ennemis, chacun devenant objet idéologique dangereux car menaçant l'ordre économique et financier, menaçant le désir fou de pouvoir et de fric, de fric flic, de certains qualifiés de dominants.

Période de folie du fait même de la tentative d'établir un nouvel ordre sociétal, aux ordres d'une instance anonyme. « Zu Befehl ! ». Du fait encore, que la nécessité d'y répondre relève plus de l'urgence que de la construction d'un projet qui s'inscrirait dans le développement de la société. Ces mesures, parmi d'autres, affectant bien d'autres secteurs, s'accompagnent, en l'occurrence, d'une réduction de la capacité de représentation. Il nous est très difficile, par exemple, de nous en représenter ses effets individuels et collectifs et donc politiques. Nous mesurons mal à quel point tout cela entre en nous par la petite porte et s'y installe. Par la petite porte mais aussi par la grande, celle de la langue, elle aussi infiltrée de tournures au service des objectifs, qui ne sont pas même masqués, du capitalisme financier. C'est ce que l'on peut mettre dans la rubrique des slogans ; les exemples ne manquent pas, retenons simplement celui-ci, très contemporain : *la crise* et sa réponse, *la croissance*. C'est tellement simple et évident qu'il est inutile de chercher plus loin. Mais ce sont, en réalité deux mots sans contenu en lieu et place de la pensée et qui, pourtant, ne sont pas sans exercer une violence sur elle.

Or, la position critique, qui fait de nous un sujet, en passe par la richesse que nous avons de pouvoir exercer notre activité de représentation qui précède la mise en mots et en concepts. Qui précède, est-ce la bonne formule ? En réalité, la constitution d'une représentation n'est pas hors langage, elle est prise dans le langage et dans la langue, elle en dépend. Les mots participent de la constitution d'une représentation qui mettra d'autres représentations et d'autres mots en circulation. Ainsi, la représentation est aussi ce qui permet

d'anticiper et d'inventer. L'empêchement à penser et l'empêchement de la représentation sont totalement liés.

Lacan, y insiste dans le séminaire L'Éthique de la psychanalyse<sup>1</sup> : partant de la position de Freud il dit précisément ceci : les *Vorstellungen* « il fallait les placer entre perception et conscience... C'est entre perception et conscience que s'insère ce qui fonctionne au niveau du principe de plaisir. C'est-à-dire quoi ? – les processus de pensée pour autant qu'ils règlent par le principe de plaisir l'investissement des *Vorstellungen*, et la structure dans laquelle l'inconscient s'organise... ce qui fait le grumeau de la représentation, à savoir quelque chose qui a la même structure que le signifiant ». Je passe un peu la citation en ajoutant toutes fois ceci : « ce qui fait de la *Vorstellung* un élément associatif, combinatoire... Par-là, le monde de la *Vorstellung* est déjà organisé selon *les possibilités* du signifiant comme tel... Les *Vorstellungen* instaurent un discours qui s'articule sur les processus de la pensée... ces *Vorstellungen* gravitent ... se modulent selon les lois...les plus fondamentales de la chaîne signifiante ».

Du singulier au collectif, la continuité est logique même si la pensée oublie qu'elle est située dans le politique.

Dans la période actuelle se manifeste ce qui peut se dire brutalement : un empêchement à penser. Glissement de la pensée qui n'a plus les moyens d'être critique, la peur du gendarme se substitue désormais à l'évaluation du danger, par exemple. Comme le dit M. Revault d'Allonnes, *La Crise Sans Fin*<sup>2</sup> : « Le nouveau principe de responsabilité se fonde sur la peur comme principe de connaissance mais aussi comme sentiment moral. Ce que nous anticipons, ce n'est pas la perspective d'un avenir meilleur, c'est le sentiment de menace qui plane sur l'homme ». R. Castel disait déjà (dans *La gestion des risques*) que nous assistons au passage de la dangerosité au risque et que la prévention de la dangerosité en passait par l'établissement des facteurs de risque.

Les garanties de toutes sortes qui nous sont offertes sous forme de prescriptions strictes mais aussi d'interdictions de plus en plus nombreuses, pour nous protéger de tous risques et nous garantir la tranquillité, évacuent la responsabilité au profit de la peur, je l'ai dit, et de la culpabilité. Culpabilité morale et juridique. Le citoyen et le sujet sont mis sous surveillance, un bâillon chloroformé sur les lèvres. Anesthésie de la parole et de la pensée critique. Une vie sans histoire qui pourrait durer l'éternité avec seulement quelques images

---

<sup>1</sup> Lacan, livre VII, l'Éthique de la psychanalyse, Seuil 1986, p. 75, 76

<sup>2</sup> M. Revault D'Allonnes, *La crise sans fin*, Seuil 2012

télévisuelles qui ne font qu'illustrer cette a - pesanteur. Dans cette configuration, l'autre forcément dérange, si même on note sa présence. Ou alors, nous nous efforçons de le réduire à quelque chose de rigoureusement identique à nous même. Le clonage serait l'avenir. On serait tenté de ne parler que de ce qui fait accord, que de ce qui gomme la singularité au profit d'un grand Un unique qui a réponse à tout et qui s'incarne dans la dictature ou dans un quelconque fanatisme religieux. Exclusion de tout ce qui dérange, de tout ce qui risque de déranger la Finance Anonyme. La pensée ne devient plus qu'une ronde pour célébrer ce qui entretient ou renforce ce repli sur soi. Ca s'appelle la jouissance. Et quand ça jouit, ça ne pense pas, ça ne *représente* pas. « Le sur-moi, c'est l'impératif de la jouissance-jouis ! », écrit Lacan dans le séminaire *Encore*, (1972-1973). Serions- nous invités à entrer dans l'ère de la jouissance idiote ?

De même, la pression du capitalisme financier qui imprègne tous les secteurs de la société, les techno - sciences qui prétendent rendre compte de la marche du monde, les informations multiples délivrées en un temps de plus en plus accéléré, entament gravement l'activité de pensée. *On* ne nous laisse plus le temps de « métaboliser, de transformer en histoires » ces informations. Nous vivons à « l'ère de l'information » où « le présent se donne à voir comme une succession effrénée d'instantanés éphémères », selon M. R. d'Allonnes qui cite également l'expression de Paul Virilio : « la logique paradoxale d'une immobilité fulgurante » constituerait l'un de nos cadres d'existence. En ce sens, nous serions peut-être proches de l'instantané permanent qu'est l'image du trauma, comme je le proposais plus haut. Ce « présent perpétuel...sans futur et sans passé, sans autre horizon que lui-même » (M. R. d'Allonnes), cet empêchement à mettre en rapport, à mettre en tension passé et futur, affecte directement l'activité de représentation dans la mesure où il entrave la constitution d'un « horizon d'attente » (M R d'A) nécessaire à l'action. Citant H. Arendt (*Crise de la culture*), elle dit encore que « faute de continuité temporelle, il n'y a plus « aucune conscience pour hériter et questionner, méditer et se souvenir ».

N'oublions pas non plus que l'historicisation d'une existence, sa subjectivation, sa mise en récit (notion centrale chez R. Gori) suppose cette mise en tension passé et futur soutenue par l'activité de représentation. S. Le Poulichet, (*Psychanalyse de l'informe*), écrit de son côté que « L'arrêt du temps et la destruction de l'intérieur sont les deux aspects d'un même processus ; l'un ne va pas sans l'autre... Passé, présent et avenir, tous ensemble réduits systématiquement au point mort de l'immédiat, donnent lieu à la figure d'un corps sans épaisseur, pure surface de réflexion qui ne peut rien saisir ni donner ».

Ainsi, Roland Gori dans *La Dignité de Penser*<sup>3</sup>, avance ceci : « La dignité provient de la capacité de penser...subordonnée à la parole...(or) dans la fabrique des subjectivités comme dans la construction de l'espace démocratique, la parole a perdu sa dignité...au profit de sa composante la plus technique, instrumentale et numérique : *l'information* ». Avec M. J. Del Volgo, dans *Exilés de l'Intime*<sup>4</sup>, ils rappellent en outre qu'il n'y a pas de sujet « sans un reste irréductible », mais il faut ajouter : à condition que celui-ci soit toléré et ne tombe pas sous le coup d'interdictions sous formes diverses qui pourraient ouvrir la voie à un système totalitaire. *Ce reste constitue la singularité de chacun.*

Il ajoute : « Cette transformation du savoir qui privilégie la part technique, instrumentale du langage ...est... une machine de gouvernement autant qu'une fabrique des subjectivités ». L'un des exemples cité est celui de « l'IRM (qui) permet de visualiser les marqueurs biologiques d'une activité cérébrale et non la manière dont il fonctionne ». Ajoutant cette indispensable distinction rarement retenue : « les sciences cognitives sont une écriture du monde et non le monde lui-même ».

Le cerveau est en passe de remplacer le psychisme. Nous serions « colonisés » par cette vision du monde mais avec notre assentiment, certes au moins partiellement à notre insu. Serions l'objet de la promotion d'un surmoi, je l'ai déjà évoqué tout à l'heure, que Lacan, cité par S. Le Poulichet, assimile à un « saboteur interne » par lequel « la loi se réduit à un « tu dois » qui est une parole privée de tous ses sens » et qui s'identifie à ce qu'il y a « de plus ravageant, de plus fascinant dans les expériences primitives du sujet », (Lacan, *Les Ecrits techniques de Freud*), cité par S. Le Poulichet, op.cit).<sup>5</sup>

De plus, « Cette transformation de la parole en information qui fait fléchir le cours du récit et de l'histoire, correspond exactement aux besoins du capitalisme financier », affirme encore R. Gori. Nous assistons ainsi à la promotion d'un « homme comportemental », comme dit E. Roudinesco, conçu comme une entreprise économique. Un tel homme ne peut qu'*ajuster* son comportement après l'avoir *évalué* en fonction des normes dominantes de la société, normes imposées et intériorisées, souvent à son insu.

Comment imaginer alors que tout ceci ne perturbe pas la difficile mais insistante liaison entre représentation et représentant de la représentation. Imposer un modèle de société où la finance est mise à la place du sujet, revient, par la contrainte, à imposer des « représentations » conformes aux objectifs politiques. C'est donc limiter et enfermer dans un

---

<sup>3</sup> R. Gori, *La dignité de penser*, édit. Les liens qui libèrent 2011

<sup>4</sup> R. Gori et M. J. Del Volgo, *Exilés de l'intime*, Denoel 2008

<sup>5</sup> Lacan, *Les écrits techniques de Freud*, Seuil 1975



cadre rigide l'activité de représentation autant que le langage Mais cela s'appelle-t-il encore représentation ? C'est donc porter atteinte à la liberté fondamentale de chacun de se débattre avec ses élaborations et ses possibilités de subjectivation, à sa liberté de penser. Exit donc le rêve, l'imagination, la folie des hommes, ses représentations libres d'être folles, car si elles sont ainsi perçues, leur auteur est rapidement classé comme un anormal pathologique, un asocial, un dangereux individu qu'il s'agit de rectifier.

Heureusement, dans ce système économique financier, il existe quelques accrocs où la colère trouve l'énergie (jamais totalement épuisée) de se faire entendre. Bien des mouvements sociaux, des grèves en termes clairs, expriment l'angoisse légitime du futur dans cette réduction de la temporalité à un strict présent. Peut-être y a-t-il là un appel à la politique, à une sorte de réhabilitation de cette dernière. Peut-être peut-on y voir une pensée plus libre, qui pose la politique comme objet même de la pensée créatrice et prospective et qui donc permet à l'activité de représentation de donner sa place au désir pour un horizon à construire.

Heureusement, il en demeure quelques-uns, dont les artistes, les psychanalystes et d'autres encore, pour proposer dans leur pratiques et pas seulement dans leur discours, une autre voie pour penser, une autre culture.

Heureusement survivent toujours quelques *mauvais esprits* pour venir faire un accrocc dans les accommodages contradictoires tentés par nos retoucheurs de tous poils, accrocc susceptible de dévoiler la trame même du système.

Jeanine Altounian rappelait il y a quelques jours à la journée de Pratique de la folie que, notamment dans le domaine sexuel mais pas seulement, *bien faire* était égal à *bien être*. Or, disait-elle, « nous sommes dans une civilisation qui prône l'impuissance ». Mais heureusement certains continuent de prendre en compte l'instance pulsionnelle pour que l'activité de représentation demeure vivante puisque c'est avec son représentant qu'il nous est possible de critiquer, penser, créer, inventer.

\*\*\*

L'activité de représentation peut donc être mise à mal soit sous l'effet d'un traumatisme soit sous celui d'une pression insidieuse et anonyme, celle de la pensée dominante qui organise la société. Il vaudrait mieux dire qui la désorganise en la soumettant. Les représentations, partant de la pensée, relèvent d'abord de l'intime mais l'intime s'articule au collectif et réciproquement. Le collectif modèle l'intime qui lui-même adresse sa parole au

collectif pour qu'il en fasse quelque chose. R. Gori fait du récit un modèle, un outil aujourd'hui gravement en péril. Or, dit-il : « Peut-être la psychanalyse est-elle une des dernières grandes formes de ce savoir narratif, de cet art de raconter des histoires, de transmettre par cette voie l'expérience, art qui est en train de se perdre parce qu'il s'oppose aux jeux de langage du pouvoir actuel » ?<sup>6</sup>

De son côté, C. Soler<sup>7</sup> (Qu'est-ce qui nous affecte ?) propose ceci : « Le discours de l'analyste fait valoir l'un de singularité unique, tandis que le discours capitaliste ne connaît et ne cultive que l'anonymat du un entre autres. C'est pourquoi il invite à pourchasser la déviance... ».

Lourde et nécessaire responsabilité assignée au psychanalyste qui, pour assumer les conditions subjectives de la mise en récit d'une histoire personnelle, (comme ça devrait être le cas de l'histoire de la société), ne devrait pas ignorer qu'ainsi il récuse les pressions politiques qui s'y opposent. Acte psychanalytique, acte politique ? Psychanalyse dans Le politique, à coup sûr.

Cl. Spielmann

Octobre 2012

---

<sup>6</sup> R. Gori, op. cité

<sup>7</sup> Colette Soler, Qu'est-ce qui nous affecte ?, édit du Champs lacanien 2011